

Du *Journal de Spirou* à *Fluide glacial*, comment la bande dessinée est devenue franco-belge.

*À partir des années 1930, en Belgique,
le monde de la bande dessinée est en ébullition. Encouragée par l'Eglise catholique
puis nourrie par la technophilie joyeuse de l'après-guerre, cette fièvre créatrice
gagne bientôt la France.*

Cette histoire s'ouvre sur une idylle amoureuse et transfrontalière. A la fin des années 1930, les éditions Dupuis, basées en Belgique, à Marcinelle, dans la banlieue de Charleroi, recherchent un dessinateur pour animer le héros mascotte de l'hebdomadaire qu'ils veulent créer pour les enfants. Si Jean Dupuis et ses fils, Paul et Charles, ont déjà un nom pour lui, Spirou (écureuil en wallon), leur héros est encore sans métier et sans visage. Comme les bons dessinateurs ne courent alors pas les rues de Belgique, les Dupuis entrent en contact avec un Français, un certain Robert Velter, dit Rob-Vel, qui place ses dessins à Paris dans *Le Journal de Toto*. Rob-Vel ne connaît rien au Plat Pays. Mais - c'est là qu'intervient l'histoire d'amour - il est marié à l'illustratrice et autrice Davine (Blanche Dumoulin de son vrai nom), née à Liège et connaissance de la famille Dupuis. Velter et Davine imaginent ensemble (elle probablement au scénario, lui au dessin) les aventures d'un personnage inspiré d'un petit groom que Velter avait croisé sur un paquebot nommé - ça ne s'invente pas - L'Ile de France. Avec *Le Journal de Spirou*, paru à partir du printemps 1938, l'alliance franco-belge semble nouée. Mais ne nous y trompons pas : les deux pays ne jouent pas à égalité. Comme le souligne l'historien Philippe Delisle dans *Petite Histoire politique de la BD belge de langue française* (Karthala, 2016), jusqu'au début des années 1960, la bande dessinée est plus "belgo-française" que l'inverse. D'abord, parce que les deux premiers génies européens du neuvième art sont natifs, respectivement, d'Etterbeek (pas loin de Bruxelles) et de Gedinne (à un jet de pierre de Namur). Le premier s'appelle Hergé. Il a créé en 1929 pour les petits Belges un certain Tintin, personnage d'une prodigieuse modernité, et produit le premier vrai chef-d'œuvre graphique du Vieux Continent, *Le Lotus bleu* (1936). Le second s'appelle Jijé et il accouchera de quelques merveilles vibronnant d'énergie - "Spirou", qu'il reprend à partir de 1940, mais surtout "Jean Valhardi" et "Jerry Spring". L'idée lumineuse d'Hergé Leurs successeurs d'après-guerre, c'est-à-dire la prolifique génération des Franquin ("Gaston Lagaffe"), Morris ("Lucky Luke"), Edgar P. Jacobs ("Blake et Mortimer"), Will ("Tif et Tondu"), Peyo ("Les Schtroumpfs") et Charlier ("Blueberry"), sont eux aussi des sujets belges. Pas étonnant que toutes les meilleures maisons soient établies outre-Quiévrain : en plus de Dupuis, il y a Le Lombard qui fabrique le journal "Tintin" à Bruxelles, et dont les héros sont édités en albums par Casterman, à Tournai, mais aussi la World Press de Georges Troisfontaines de Bruxelles, la première agence de BD, où se rencontrent Goscinny et Uderzo (deux Français, pas encore créateurs d' "Astérix"). Bref, dans les décennies 1930-1950, le lion belge met sans conteste le coq gaulois au tapis.

Comment expliquer la prédominance de ce petit royaume cinq fois moins peuplé que son voisin ? Philippe Delisle avance l'hypothèse d' "une position périphérique de la production littéraire face au centre parisien [...] qui rendait plus facile l'expérimentation de formes nouvelles" (*Spirou, Tintin et Cie, une littérature catholique ?*, Karthala, 2010). Dit plus simplement, les "illustrés" (on ne parlait pas encore de bandes dessinées) étant, en Belgique, moins regardés comme un sous-genre destiné aux enfants demeurés que dans la snob capitale française, ils ont pu être investis par des éditeurs avec plus de volontarisme. Du reste, la comparaison avec l'intimidante littérature - forcément défavorable aux "petits miquets" - avait sans doute moins cours chez les artistes belges : l'idée lumineuse d'un Hergé est justement d'aller moins puiser dans la prose des écrivains que dans la cadence frénétique du cinéma muet. Et Franquin le dira plus tard, "Ce que nous faisions à cette époque [était] un (pâle) reflet de tout ce qui nous avait fait rigoler au cinéma" (citation tirée de *La véritable histoire de Spirou*, tome 1, par Christelle et Bertrand Pissavy-Yvernault, Dupuis, 2013). Ajoutons que la Belgique compte un ardent promoteur des publications pour la jeunesse, bien moins puissant alors en France : l'Eglise. Le catholicisme - en l'occurrence, souvent imprégné de la pensée réactionnaire de Charles Maurras, fondateur de l'Action française - joue ici un rôle central. C'est parce que les comics américains proposés aux enfants sont jugés trop "adultes", et qu'on estime indispensable de les remplacer par des lectures "saines" que les autorités religieuses commandent des BD aux artistes locaux. Ainsi, le mentor d'Hergé au "Vingtième Siècle" (quotidien belge catholique conservateur), anticomuniste et admirateur de Mussolini, s'appelle l'abbé Norbert Wallez, (c'est lui qui l'incite à envoyer Tintin "au pays des Soviets"

.../...

.../...

pour y pourfendre le bolchevisme). Et sans que cela ôte rien à son génie, le dessinateur baignera longtemps dans cette bigoterie rance, au point, sous l'Occupation, de commettre son Tintin dans la presse collabo, de publier quelques abjectes caricatures antisémites (dont celle du méchant Blumenstein dans *L'étoile mystérieuse*, en 1942) et de passer une nuit en prison à la Libération.

. *Le carton de "Pilote"*

Quant au très catholique Jijé, qui a démarré dans la revue "Le Croisé" (le nom se passe de commentaire), il sera bien accueilli par Jean Dupuis, notoire grenouille de bénitier qui confie la relecture de toutes ses publications à un jésuite, l'abbé Sonet, et qui, tous les Vendredis saints ordonne à ses ouvriers d'arrêter les machines à 15 heures. Pourquoi 15 heures ? Parce que c'est l'heure de la mort du Christ, selon l'Eglise ! Il faut préciser que les éditions Dupuis ne se compromettent pas sous l'Occupation, refusant notamment d'imprimer "Signal", revue de propagande nazie et publant même dans le "Journal de Spirou", sous l'impulsion de son rédacteur en chef, le communiste Jean Doisy, des messages cachés destinés à la Résistance. Mais ce comportement exemplaire est peut-être dû au fait qu'après l'exode de 1940, Jean Dupuis s'est retrouvé coincé à Londres, laissant ses fils, moins bigots que lui, aux commandes. Que se serait-il passé s'il était resté en Belgique ? Le paradoxe est assez remarquable : c'est dans ce giron conservateur que bouillonnera, après la guerre, une gourmandise de modernité et de technologies, dont les deux hebdos rivaux, "Spirou" et "Tintin" (lancé en 1946), se font l'écho avec succès - ils s'écoulent chacun entre 200 000 et 300 000 exemplaires chaque semaine en France et en Belgique. "La Belgique de la fin des années 1950 ne cache pas sa fascination pour un rêve américain que la France, engluée dans la guerre d'Algérie, est encore loin de connaître", écrit l'écrivain Benoît Peeters, biographe d'Hergé, dans *L'art de la bande dessinée* (Citadelles & Mazenod, 2012). C'est l'époque d'*On a marché sur la lune* (1954), de la Turbotraction de Spirou, des avions de Buck Danny, du design fifties des meubles de "Modeste et Pompon"... Mais la suprématie belge s'apprête à prendre fin au début de la décennie suivante, avec le carton de "Pilote", hebdomadaire lancé à Paris par René Goscinny et Albert Uderzo. Les *petits français* qui s'y déploient - Greg ("Achille Talon"), Claire Bretécher ("Cellulite"), Marcel Gotlib ("Rubrique-à-Brac"), Jean Giraud ("Blueberry") ou Christin et Mézières ("Valérian") fichent un coup de vieux à leurs comparses de Marcinelle et de Bruxelles. Les années 1970 dans "Pilote", avec des séries audacieuses comme "Le concombre masqué" de Mandryka, "Le génie des alpages" de F'murrr, ou "Sergent Laterreur" de Touïs et Frydman, accentuent ce décalage. Portée par les brises de Mai-68, la BD française accepte de prendre un peu de poil sous les bras, et des magazines comme "L'Écho des savanes", "Fluide glacial" et "Métal hurlant" ringardisent soudain une production belge en train de se patrimonialiser et de s'adresser aux enfants sages. Un signe : Franquin, le pilier le plus solide de la bande dessinée des années 1950 et 1960, crée ses "Idées noires" pour "Le Trombone illustré" - éphémère et subversif supplément au magazine "Spirou" lancé en 1977 par l'iconoclaste rédacteur en chef Yvan Delporte. Mais le Trombone s'arrête vite, car il déplaît à Dupuis. Et Franquin s'enfonce : il ira placer ses planches charbonneuses dans "Fluide glacial". La - sans doute - meilleure BD de tous les temps était née sous les doigts de génie d'un Belge, mais c'est en France qu'elle a dû trouver refuge.

par Arnaud Gonzague

(Le Nouvel Obs - mardi 11 novembre 2025)

<https://www.nouvelobs.com>

La BD franco-belge menacée par le rouleau compresseur du wokisme capitaliste ?

Plus rien ni personne ne résiste à la postmodernité.

Le temps de l'artisanat n'est plus depuis longtemps. Le capitalisme entrepreneurial de jadis n'est qu'un lointain souvenir.

C'est la triste réalité du monde artistique en général, et même de la bande dessinée, domaine pourtant longtemps préservé. Pourtant, la BD franco-belge, celle des classiques de notre enfance – les boomers comprendront – paraissait jusqu'alors résister. Enfin, c'est que

.../...

.../...

les naïfs (dont l'auteur de ces lignes) pouvaient croire. Un passionnant dossier des "Cahiers de la BD", bimestriel de haute tenue, nous donne malheureusement tort, tirant le signal d'alarme avec ce titre : "Quel avenir pour la BD franco-belge ?"

. *Le passé a encore malgré tout de l'avenir...*

Pourtant, et ce, à première vue, tout ne va pas si mal. Les films adaptés des aventures d'Astérix le Gaulois rameutent les spectateurs par millions, dans les salles obscures. Même Steven Spielberg a donné sa relecture de Tintin et Milou, même si le compte n'y était pas vraiment : sans sa bouteille de Loch Lomond et sa bouffarde, le capitaine Haddock n'est plus véritablement le capitaine Haddock. Les Schtroumpfs cartonnent en dessins animés, séries télévisées et produits dérivés. Les nouvelles aventures de Blake et Mortimer se vendent même par wagons entiers. Dans les créations plus récentes, Largo Winch, le héros milliardaire créé par Jean Van Hamme, a même eu les honneurs des grands et petits écrans. Dans ce registre, Bob Morane n'est pas non plus passé loin, le cinéaste Christophe Gans ayant, des années durant, tenté de faire vivre l'intrépide journaliste d'Henri Vernes au cinéma.

Seulement voilà, les comics américains et les mangas japonais sont passés par là. Il est un fait que les goûts du public, eux aussi, ont changé et des bandes dessinées telles que "La Patrouille des Castors", de Mitacq et Charlier, accusent le poids des ans, le scoutisme n'étant plus vraiment dans l'air du temps.

. *La tyrannie de l'immédiateté*

Dans le journal plus haut cité, Wilfried Salomé, spécialiste du neuvième art, confirme : "Jusque dans les années 1990, la BD franco-belge se porte bien, se porte au mieux, même. C'est plus tard, vers les années 2000, que les choses vont commencer à se gâter. " C'est une sorte de choc générationnel. Les nouveaux dessinateurs, gavés de jeux vidéo, n'ont que faire des anciens ; d'ailleurs, la plupart d'entre eux ignorent jusqu'à leurs noms. Et Wilfried Salomé de remarquer : "Il faut dire que la déferlante du manga, qui a débuté via la télévision en 1978 pour conquérir progressivement le marché dans les années 1980 et 1990, atomise le temps de latence permettant au désir de se créer et fonctionne en adéquation avec le système capitaliste néolibéral financiarisé, fondé sur le modèle de la pulsion et de l'immédiateté." Bref, c'en est fini des bandes dessinées de journaux tels que "Tintin" ou "Spirou", époque à laquelle il fallait patienter, chaque jeudi, pour connaître la suite de l'aventure. En amour comme en BD, il est vrai que l'attente demeure un plaisir délicat : la prochaine planche à lire, la montée de l'escalier ; rien que du plaisir à venir.

. *La détestation des grands maîtres*

Quant au mépris de la transmission, voilà donc qu'il touche le monde des "petits Mickeys", tel que nos aïeux disaient autrefois. Wilfried Salomé, toujours, à propos des anciens : "L'une des qualités premières d'un auteur de bandes dessinées, c'est, justement, de savoir dessiner. Mais malheureusement pour eux, il semblerait bien que non. Ces dessinateurs, ayant appris à l'école de Franquin, Peyo, Tillieux, sont porteurs de connaissances, de savoirs de maîtrise incommensurables, qu'ils ont toujours été disposés à transmettre. Le problème principal est qu'aujourd'hui, plus personne n'en veut. Pire : dans nombre d'écoles d'art, a contrario de les enseigner, il est conseillé aux étudiants de les oublier au plus vite. Au final, toujours selon la même source : "S'il n'est plus nécessaire de savoir bien dessiner pour faire de la bande dessinée, en plus d'une surproduction de plus en plus délirante, cela risque à terme d'amener à un appauvrissement terminal du contenu, une telle conception de l'art ayant pour conséquence la destruction des savoir faire, être et vivre."

Dany, l'homme d' "Olivier Rameau", BD poétique du siècle dernier, et d'*Histoire sans héros*, scénarisée par Jean Van Hamme, va jusqu'à dire : "Ils nous aiment bien, mais ils préfèreraient que nous ne soyons plus là. On les emmerde encore à être encore vivants." Une BD "gentrifiée"...

Pour tout arranger, l'IA et ses algorithmes se mêlent désormais de la partie. En attendant de prendre peu à peu la place des dessinateurs et des scénaristes ? Nous en sommes de moins en moins loin. Dans le même temps, les éditeurs éditent de plus en plus. D'où une baisse des rémunérations obligeant les artistes à simplifier leur trait, à aller à l'essentiel, avec des bonheurs parfois divers, juste histoire de pouvoir encore vivre dignement de leur travail.

.../...

.../...

D'où, aussi, la multiplication des romans graphiques, épais comme des annuaires et souvent à la va-vite gribouillés. À en croire le copieux dossier des "Cahiers de la BD", ceux à "dominante féministe" auraient augmenté de 263 % et ceux de "non-fiction" de 164 %. Ce qui fait dire à Jean-Luc Fromental, scénariste de renom, cité par *Les Inrockuptibles* : "Le roman graphique, c'est une gentrification de la BD."

Ces gens-là ont décidément un incroyable talent consistant à immanquablement salir tout ce qu'ils touchent.

par Nicolas Gauthier
(Boulevard Voltaire - samedi 18 octobre 2025)

<https://www.bvoltaire.fr>